

Anne-Marie David
Université de Montréal

D'une constellation dialogique

En guise d'entrée en matière à ce commentaire de l'article « Son auberge n'était pas à la belle étoile... Introduction à une ethnocritique de Rimbaud¹ » de Jean-Marie Privat, j'aimerais revenir — brièvement — sur l'article que commente pour sa part Jean-Marie Privat dans ces pages. Les réflexions hybrides proposées ici invitent en effet à des rapprochements critiques judicieux et ces deux textes ont, me semble-t-il, beaucoup en commun. Certes l'article de Privat, issu d'une communication de colloque sur le thème de la lecture, est plus bref et ne peut donc déployer l'ambition théorisante des « Variations sur un incipit² » de Claude Duchet; qui plus est, il ne

1. Jean-Marie Privat, « Son auberge n'était pas à la belle étoile... Introduction à une ethnocritique de Rimbaud », dans Vincent Jouve [dir.], *L'expérience de lecture*, Paris, L'improviste, 2005, p. 101-111. Dorénavant, les références à cet article seront indiquées entre parenthèses et précédées de la mention *S*.

2. Claude Duchet, « Pour une sociocritique ou variations sur un incipit », *Littérature*, n° 1, 1971, p. 5-14.

partage pas le statut de « texte fondateur » des secondes — lorsque Privat l'écrit, l'ethnocritique est déjà constituée en discipline. Il y aurait lieu, cependant, d'engager un dialogue entre les perspectives, les styles, les herméneutiques et les langages développés par Privat et Duchet. Ce n'est pas là l'objet de ce compte rendu, néanmoins je me permettrais d'énumérer quelques similitudes objectives, sur la base des titres choisis par les auteurs. Les deux annoncent, chacun à leur manière — « son auberge n'était pas... » (Privat), « variations sur un incipit » (Duchet) — une lecture fine et serrée d'un extrait très bref, tout en utilisant cette microlecture comme tremplin vers une définition prospective — « pour une sociocritique » (Duchet), « introduction à une ethnocritique... » (Privat). Titres et sous-titres expriment donc des volontés critiques et théoriques semblables, mais inversées dans leur structure puisque je viens d'en faire une comparaison croisée : une relation qui reflète, peut-être, celle de l'ethno- à la sociocritique.

Au-delà de ce constat somme toute anecdotique, Privat partage, de manière implicite encore une fois, un postulat énoncé par Duchet : le texte, écrit ce dernier, donne à lire « non pas la “réalité”, mais une image mentale de la réalité, surdéterminée par un code socio-culturel, saturée de lieux communs, de stéréotypes, de connotations inertes³. » L'analyse ethnocritique, en effet, creuse dans l'imaginaire culturel qui enrobe le vers qu'elle prend pour objet et identifie les significations des strates mises à jour, de manière à faire apparaître des corrélations inattendues entre les différents savoirs, traditions et autres qui se croisent au détour de la bohème rimbaldienne.

Du dialogisme...

« Mon auberge était à la Grande-Ourse »; c'est le cœur géométrique du sonnet étudié⁴ et le point de départ de la réflexion de l'auteur, dont

3. *Ibid.*, p. 11.

4. Le célèbre « Ma Bohème », dernier poème du recueil Demeny écrit en 1870.

l'objectif est simple et pertinent : « explorer [les] constellations de sens que [le] distique [dont il est issu] nous offre ». Pas seulement de sa réflexion, toutefois, la « vulgate critique » rimbaldienne ayant déjà abondamment commenté ces vers. Or, ceci a jusqu'ici eu pour effet malheureux, selon Privat, de « prosais[er] une formule poétique » en « glosant une création verbale par un stéréotype discursif et comportemental » : on réduit l'invention à une variation sur l'expression figée « dormir à la belle étoile », façon de commettre une « banalisation sémantique » ou encore de faire « violence à la poésie du texte » (S, p. 101). Prenant acte de cette inadéquation d'une réponse critique à son objet, Privat s'immisce dans l'intervalle laissé vacant pour y déployer son propre cadre de lecture, l'ethnocritique. Plutôt que de considérer l'auberge de la Grande-Ourse comme une simple reformulation de la belle étoile, il appréhende le décalage entre les deux comme une marque dialogique, dialogisme créateur de sens : en évitant soigneusement une locution, on attire forcément l'attention sur le contenu sclérosé qu'elle véhicule. Privat remarque que l'expression est à la fois sémantiquement stricte — pas question de faire autre chose que « dormir » à la belle étoile — et symboliquement ouverte. De plus, la dimension astrale l'inscrit dans un temps cosmique et cyclique auquel la culture populaire prête des connotations positives — l'étoile est « belle », jamais « laide ». L'invention poétique de Rimbaud a pour effet de réveiller et déplacer ce sens des mots : projeter le référent social « auberge » sur une toile sidérale distend le rapport de continuité du sujet à la nature. Ce rapport, on le sent, est branché sur des savoirs hétérogènes mis en rapport les uns avec les autres par le poème, et l'ethnocriticien se livre — tout comme le ferait un sociocriticien — à une analyse textuelle minutieuse pour mettre à jour ce lien culturel.

L'étude « syntaxique, phonique, graphique, rythmique et sémantique » (S, p. 104) du distique médian (« — Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course / des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse⁵ ») permet d'identifier un tissage formel serré

5. Arthur Rimbaud, *Œuvres poétiques*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 57.

établi entre des pôles apparemment antithétiques et représentés respectivement par la Grande-Ourse et le Petit-Poucet. La première renvoie à la mythologie savante en vogue à la fin du XIX^e siècle, un académisme contrebalancé par le folklore auquel se rattache le conte du Petit-Poucet. Le personnage populaire rejoint l'étoile du bouvier céleste dans une même quête initiatique et culturelle : celle du sujet lyrique. Combinées, ces deux sources discursives dessinent un arrière-plan original au poème. Elles l'ouvrent sur le monde et plus loin encore, à rebours des conclusions exclusivement personalistes des lectures qui en sont classiquement faites.

...à la polyphonie

« Ma bohème » comprend donc, au-delà du pronom réflexif et malgré lui, tout un répertoire de légendes de registres et d'ères culturels différents. Ce contenu est concentré dans le distique central, lequel les diffracte vers la périphérie par les moyens, poétiques et lyriques, qui sont le propre du texte. Cela revient à dire, sur un autre plan et comme le conclut Privat, « que c'est en orchestrant sa propre polyphonie culturelle que le sujet moderne accomplit son propre rite de passage. » (S, p. 111) L'article s'ouvre donc sur le constat d'un dialogisme — celui qui se joue entre l'expression figée et l'invention sémantique — et se ferme sur celui d'une polyphonie. Ce développement résume, en quelque sorte, le parcours théorique de l'ethnocritique, ou à tout le moins l'évolution de son usage de la référence bakhtinienne. La démarche l'intègre en effet dès ses débuts, par le biais de la notion de carnavalesque, mais elle se diversifie ensuite pour accepter, dans les mots de Marie Scarpa, « toutes les conséquences de la polyphonie bakhtinienne du discours⁶ ». L'analyse de Privat reproduit cet élargissement de la perspective dans le microcosme de sa microlecture, manière de confirmer la centralité de la pratique dans sa réflexion.

6. Cité par Pierre Popovic, « La sociocritique. Définitions, histoire, concepts, voies d'avenir », *Pratiques*, n° 151-152, p. 33.

Celle-ci propose ainsi une réponse originale, par son propos et par sa structure, à la question que pose Vincent Jouve en introduction de l'ouvrage collectif : « Existe-t-il une lecture *littéraire*? Autrement dit, peut-on définir la littérature à travers la lecture qui en est faite et l'expérience qu'elle procure?⁷ » Si l'on peut faire l'ethnocritique d'une recette de cuisine, la multiplicité des couches de sens mises à jour par Privat est, sans aucun doute, le fait d'une ethnocritique littéraire. Plus intéressant, en appréhendant le texte comme le condensé de « savoirs à l'œuvre », l'ethnocritique le définit ici comme la lecture — et la réécriture — de ces savoirs. Le propre de la lecture littéraire ne serait donc pas, comme le propose Jouve, le fait d'une interaction entre l'individu (subjectivité) et le livre (prescriptions textuelles); serait plutôt en jeu l'interaction entre des prescriptions textuelles parfois divergentes, perçues ou non par l'individu en fonction de sa connaissance des savoirs en question.

L'entre-deux éthique de l'ethnocritique

Il est significatif que cette perspective de lecture prenne ainsi origine dans l'interaction de ces savoirs : *entre* eux, soit à la manière du sujet culturel rimbaldien — lequel parvient à l'existence, on l'a vu, par l'organisation polyphonique de divers savoirs. La théorie rejoint donc encore une fois l'analyse, l'ethnocritique s'intéressant justement à tout ce qui est entre deux. (Resterait à se demander, dans l'esprit de rencontre et d'échanges théoriques qui anime nos *Douze travaux du texte*, dans quelle mesure cet entre-deux est comparable à la « distance sémiotique » installée, en vertu du concept sociocritique d'imaginaire social tel que le définit Pierre Popovic, au sein de la littérature.)

Si Scarpa a consacré un article au « personnage liminaire⁸ », celui de Privat démarre précisément dans l'espace sémantique entre une

7. Vincent Jouve, « Avant-Propos », *L'expérience de lecture*, Paris, L'improviste, 2005, p. 5.

8. Marie Scarpa, « Le Personnage liminaire », *Romantisme*, n° 145, 2009, p. 25-35.

expression figée et sa (re)création poétique. La conformité qui se dessine entre la méthode et son objet est notable : elle me paraît garante de sa complétude mais aussi de son « éthique théorique », selon l'expression de Pierre V. Zima. Dans « Idéologie, théorie et altérité : l'enjeu éthique de la critique littéraire », Zima explique que l'éthique est nécessaire en littérature comme ailleurs puisqu'elle seule garantit une approche réflexive, dialectique et dialogique de l'objet. C'est dire non seulement qu'une forme d'engagement est nécessaire à toute activité critique ou théorique, en littérature comme en sciences sociales, mais qu'elle en « constitue le ressort ou le moteur⁹ ». Pourtant — dangereux paradoxe —, cet engagement-même est partiellement incompatible avec ce type d'activité en raison de l'aveuglement qu'il engendre trop souvent... Il est dès lors du ressort du chercheur de dépasser cette dialectique, parce que l'éthique théorique « n'est rien d'autre qu'un respect continu de l'altérité de l'objet analysé¹⁰ ». Or, la reconnaissance d'une position d'entre-deux de son objet passe, dans l'activité ethnocritique, par un endossement partiel de cette position : la démarche non seulement accepte, mais intègre l'altérité du texte analysé, manière de vivre pleinement la forme d'éthique dont parle Zima.

L'ethnocritique ayant pour origine, au moins en partie, un geste politique — il s'agissait alors de reconnaître et légitimer la place de la culture populaire dans la « grande littérature » —, ces considérations sont importantes et mériteraient d'être creusées davantage. Je ne le ferai pas ici mais me permettrai de remarquer, pour conclure, que le dialogue entre « sociolectes critiques » (j'emprunte encore au lexique développé par Zima) auquel est consacré ce livre ne peut qu'aller dans le sens d'une meilleure éthique. L'exercice nous aide tous à reconnaître le caractère dialogique et pluriel de nos objets en confrontant les constructions que nous en faisons à d'autres, à la fois proches et différentes...

9. Pierre V. Zima, « Idéologie, théorie et altérité : l'enjeu éthique de la critique littéraire », *Théorie critique du discours. La discursivité entre Adorno et le postmodernisme*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 115.

10. *Ibid.*, p. 116.